

**AUTOBIOGRAPHIE  
DE  
PAUL LEBIEZ**

Transcription et édition critique Marie Goupil

## Étudiant en médecine

En novembre 1872, après un mois d'études dans la classe de philosophie, je fus reçu Bachelier ès lettres. Depuis quelques mois déjà je nourrissais l'idée d'aborder rapidement cet examen, et je me souviens des récriminations de ma mère qui trouvait qu'il était ridicule de ne pas vouloir faire comme tout le monde et de tenter à la fin de ma rhétorique un examen que d'autres n'abordaient qu'à la fin de leurs études... Elle me souhaita de ne pas réussir. L'événement lui donna tort. Je subis avec succès, à Rennes, les épreuves du baccalauréat et je revins à A... décidé à commencer mes études de médecine.

Je pris du service à l'Hôtel-Dieu de ma ville natale : je travaillai avec ardeur et fus bien noté. J'entreprenais une carrière pleine d'attraits et de charmes pour moi.

Plusieurs jeunes gens d'A... fondèrent sous la direction de M. B... professeur et directeur du jardin botanique, une société d'études scientifiques... Je m'associais à leurs travaux... Presque tous étaient de mes amis et je me livrais plus que jamais à l'étude des sciences naturelles. Je devins vice-secrétaire de la société.

[Page 2 (54)] On pouvait croire que me voyant me livrer laborieusement à l'étude, on dû, chez ma mère, me traiter d'une façon plus douce : il n'en fut rien. Pour ma mère, j'étais un paresseux, un propre à rien, qui par hasard avait été reçu bachelier grâce à un heureux coup de tête : « Je ne serais jamais qu'un étudiant sans valeur, un médecin incapable, à peine bon à aller chercher des herbes dans les champs ou des insectes ou des pierres pour les mettre dans des boîtes, des casiers ou des cartons, et faire des collections absurdes et surtout inutiles. »

Que de fois je dus pour pouvoir aller herboriser, m'esquiver furtivement de la maison, pour qu'on ne me vit pas emporter ma boîte à herboriser ! Que de fois je dus prétexter une visite, une course pressée, pour pouvoir aller faire mes recherches botaniques !

La société scientifique à laquelle j'appartenais fut aussi pour moi une cause fréquente d'ennui. Les pauvres naturalistes que je fréquentais étaient au dire de ma mère, les uns des ramasseurs d'herbes, les autres des imbéciles qui passaient leur temps à récolter des bêtes pour les piquer sur des planches et leur mettre des étiquettes ! Pauvres amis [Page 3 (55)]

d'études et d'excursion, ma mère les méprisait parce qu'ils avaient les mêmes goûts que moi, et elle ne leur ménageait pas les épithètes les plus grossièrement injurieuses : je ne pouvais les recevoir à la maison ! Et pourtant ce n'étaient point des connaissances méprisables ! L'un est actuellement Docteur en médecine à A... l'autre, pharmacien de la même ville, un troisième est professeur de physique et chimie dans un collège de province, un quatrième est docteur en droit... Mais pourquoi faire l'éloge de mes amis ? Ne suffit-il pas de dire qu'il est facile à comprendre qu'on ne dû pas recevoir des idiots ou des malhonnêtes gens dans une société, dont font partie, M. Chevreul du Museum de Paris, M. Poisson de ce même Museum, des médecins connus : une partie des professeurs de l'école de médecine d'A... et le directeur du jardin botanique d'A... ?

...Mais ma mère me haïssait de parti pris... Pour moi, cela était indubitable ! Durant ma première année de médecine, je ne fus pas heureux dans la maison paternelle... Ne recevant jamais d'argent, à peine vêtu convenablement, je dus supporter bien des vexations muettes, de la part de mes collègues, vexations qui sans faire de bruit, ne m'en faisaient pas moins de la peine ! Ne pouvant jamais rendre, je fus obligé de refuser les parties de plaisir que l'on m'offrait souvent de partager... Que de [Page 4 (56)] relations je perdis de cette façon ! Que d'invitations je dus décliner, étant trop mal vêtu pour les accepter !!

Je restreignis le cercle de mes connaissances, et partageais mon temps et... mes affections... entre la médecine et l'Histoire naturelle !

A... est une petite ville, les cancans et les commérages y vont vite... On félicita ma mère de mes goûts pour la science... Elle se hâta de démentir ces bruits flatteurs pour moi ; [~~H~~ ~~fait~~] A ses yeux, j'étais un coureur, un viveur, j'avais des maîtresses et je faisais des dettes !! Voilà le bruit qu'elle voulut faire courir...

Or je n'avais jamais le sou, comme on dit... J'aurais été assez mal reçu par mes soi-disant maîtresses...

Quant aux dettes, il y avait du vrai. Voici comment :

Un jour, mon père ne m'ayant pas payé mon inscription à l'Ecole, je dus emprunter l'argent nécessaire : je fis l'emprunt à ma grand-mère !!

Un autre jour dans un café, je fis une dette de 10 francs, la seule et unique que j'ai faite dans un café. Mon père refusa de la payer !!

Voilà comment je faisais des dettes.

[Page 5 (57)] Les loisirs que d'autres eussent perdus [~~à faire~~] en libertinage, je les employais à travailler les sciences. Malgré cela, ma mère se plut à me faire passer pour un

polisson... Certes, si parfois elle y réussit, ce fut auprès des niais ou de ceux qui avaient un intérêt quelconque à ménager les susceptibilités de ma mère... et à la louange des habitants de A... ce fut le petit nombre...

Une chose contribua à donner du crédit aux calomnies de ma mère : devant le public, elle était très douce vis-à-vis de moi ; et moi incapable d'être assez hypocrite pour changer de manières vis-à-vis d'elle, sans autre motif que la présence d'un tiers, je restais toujours le même...

Les imbéciles en conclurent que j'étais un mauvais fils... Admirable logique !

Ma mère, sentant sans doute que c'était une tâche bien lourde pour elle seule que de me fonder de réputation dans l'esprit des gens, s'adjoignit un aide... Cet aide était tout trouvé ce fut mon frère...

Ce fut ainsi que par des moyens que je ne veux pas qualifier, ma mère a dû faire de deux frères, deux ennemis !

Il faut avouer que parfois dans les familles, il y a de ces turpitudes et de ces bassesses qui restent et resteront toujours, aux yeux du vulgaire, cachées et impunissables. Ah si l'on pouvait savoir ce qui passe dans certains intérieurs, dont tout le monde, à l'envi, [Page 6 (58)] loue la franchise et l'honnête bonté ! On y verrait des choses que l'on ne peut ni ne doit écrire ou raconter...

Les lois humaines ne peuvent rien contre des crimes [*rature illisible*] dont les auteurs [*rature illisible*] se sont affranchis des lois de la conscience.

21 ans

Jusqu'au moment où j'entrepris l'étude de la médecine j'étais resté enfant, jeune de caractère, j'avais courbé la tête et ployé le dos sous la férule paternelle. A Nantes, cependant, dans un milieu où je ne ressentais pas l'influence de ma famille, j'avais déjà senti que je n'étais point destiné à rester toujours un trembleur, ni un petit enfant. Plusieurs fois à la nouvelle des désastres éprouvés par nos armées je m'étais senti dans le cœur quelque chose qui ressemblait à un sentiment de révolte, une singulière sensation d'amour propre outragé : je me comparais à la patrie succombant sous la [page 7 (59)] loi du plus fort et quand l'axiôme allemand me revenait à l'esprit : « La force prime le droit », je ne pouvais m'empêcher de

penser à ma vie dans ma famille et je sentais que la révolte n'était pas loin : j'aurais voulu dire à ceux qui m'oppressaient : Non ! Le droit prime la force !...

Revenu à A... les mêmes idées me revinrent, mais fixes et tenaces. Je lisais beaucoup ; mon esprit et mon intelligence prenaient de la force, mais aussi une direction particulière. Je me fis une philosophie un peu personnelle, qui fut le résultat de ma vie passée.

Méprisé de ma famille, aimé et bien reçu par les étrangers, je me sentis entraîné dans un singulier cours d'idées.

J'allais à l'hôpital où je soignais les pauvres pour lesquels j'ai toujours eu beaucoup d'amitié et de bontés ; moralement j'avais souffert je soignai avec cœur et conviction ceux qui souffraient physiquement : je devins l'ami de tout ce qui souffre... Je niai la famille que je n'avais pu connaître : pour moi la famille ce fut l'humanité ! Je me créai une République humanitaire : ... Bientôt parmi les collègues de l'Ecole je passai pour un républicain socialiste des plus exaltés... [page 8 (60)] Je rêvais le nivellement social, la paix universelle, le bien-être pour tous, l'extinction du Paupérisme !... Peu à peu j'en arrivais à rêver une République universelle, dans laquelle l'Allemand donnerait la main au Français, le Turc à l'Anglais, l'Espagnol au Russe.

Malheureux, j'aurais voulu voir tout le monde heureux ! Pauvres rêves que d'autres ont faits comme moi, ni ceux-là ni moi ne vous verront réalisés !

Je devins volontiers l'ami de quiconque me tendit la main ; je donnai sans arrière-pensée mon affection à celui qui m'offrit la sienne... Ce fut ainsi que je devins l'ami très intime d' Aimé B...

Mon ancien camarade de classe était clerc de notaire à A... nous nous vîmes souvent... Plusieurs fois je vis son père qui fut très aimable pour moi m'invita même à accompagner quelques fois son fils chez lui à quelques lieues de A... En un mot, M. B... avait pour moi beaucoup d'estime et d'affection et me recommandait à Aimé comme un bon camarade !

Voilà comment débuta une liaison qui devait m'être si fatale !

Je suis arrivé à la fin de la première partie de ma vie. Jusqu'à cette époque je n'ai été à peu près qu'un enfant, un être [page 9 (61)] sans personnalité, j'ai vécu de la vie de famille, puis de la vie de lycée, j'ai commencé un [illisible] d'Etudes spéciales, mais devant la loi je ne suis point encore un homme.

La seconde partie de mon existence commence au moment où sonna ma 21<sup>ème</sup> année.

Cette époque de ma vie fut marquée par un événement auquel je devais m'attendre et qui fut pour moi et pour ma mère le signal d'une séparation... pour toujours !

Le 30 juillet 1874 j'avais 21 ans le 3 août de la même année ma mère me faisait mettre à la porte de la maison paternelle en posant à mon père l'alternative de la voir partir si je ne partais pas moi-même : « S'il ne s'en va pas, c'est moi qui quitterai la maison » dit-elle, « Il est en âge de vivre seul. »

Que pouvais-je faire ? Partir ! C'est ce que je fis. Ce fut je l'ai dit le 3 août 1874.

J'étais seul ne pouvant plus compter que sur moi, et sur mes propres forces... La lutte commença !

[page 10 (62)]

Brest

J'allais demander assistance à mes grands-parents, qui m'habillaient, me payaient un modeste loyer et m'offrirent pension.

Le frère de ma mère, médecin dans l'Armée, vint à cette époque à A... Il me parla de l'Ecole navale de Brest... On demandait des élèves pour le concours d'Aide-médecin de la Marine. Mon oncle m'offrit une lettre de recommandation pour un chirurgien à l'hôpital de Brest et il fut convenu que je partirais ! subir l'examen le 15 septembre suivant.

M. et Mme P... me garantirent 60 francs par mois durant mon séjour à Brest, si je n'étais pas payé comme aide médecin... Du reste, cette place était payée 1800 francs... Il ne fut donc plus question que plus tard de cette pension de 60 francs.

Arrivé à Brest je me préparai à subir les épreuves du concours d'aide-médecin.

Les concurrents étaient environ 250 pour 25 places de titulaires et 5 places d'auxiliaires. [page 11 (63)] Alors non seulement j'eus à lutter contre le nombre de concurrents mais encore contre les aptitudes spéciales, les élèves de l'Ecole travaillant pendant deux ans, uniquement en vue d'un concours que j'allais aborder sans préparation spéciale. Les épreuves étaient au nombre de cinq, et je ne tardai pas à m'apercevoir que la lutte me serait impossible, je me retirai du concours, et entrai à l'Ecole comme élève sur le conseil de plusieurs médecins de marine... Mes grands-parents m'offrirent alors de me faire une petite pension de 60 francs par mois jusqu'à ce que je sois reçu... Mon père me promit de joindre à cette somme une autre de 70 francs... Je ne la reçus jamais... Obligé de me suffire avec 60 francs par mois, je ne pus y arriver. Ce fut alors que je me décidai à partir pour Paris.

Brest était la première ville où j'avais possédé ma liberté entière... Si j'en abusai quelques fois je ne fus pas un débauché... J'étais si peu habitué à vivre indépendant que la liberté me semblait d'autant meilleure... Mes pauvres 60 francs ne purent suffirent à tous mes besoins... Quand je quittai Brest après avoir donné ma démission à l'école, je laissai environ 100 francs de dettes que mon père refusa de payer !

[page 12 (64)] En partant pour Paris, je n'avais pas assez d'argent pour aller jusqu'à la Capitale et je m'arrêtai à A... où mon père me donna 50 francs pour faire le voyage. Là j'appris que je ne pouvais plus compter sur mes grands-parents... subitement indisposés contre moi... Certaines lettres que plus tard j'eus entre les mains m'en expliquèrent le motif... C'étaient des lettres de ma mère.

Il me fallut 22 francs pour payer mon voyage ; j'avais environ 2 f 50 de supplément de bagage et comme, en arrivant à Paris je pris une voiture je me trouvai dans la capitale avec une somme d'environ 40 sous pour m'installer et trouver moyen de vivre ! Ces deux francs se trouvèrent réduits à 29 sous lorsque j'eus mangé une bouchée, bien modeste [*déjeuner*]. Ce fut donc avec 1,4 f comme capital, que ne connaissant à peu près personne à Paris et ne connaissant pas l'adresse des amis que je pouvais y avoir, je commençai à chercher pourtant dans la grande ville !

L'oncle qui m'avait recommandé à un médecin à Brest était employé au ministère. J'allai le trouver... Il ne voulut pas me recevoir ! et alla même jusqu'à me prier de ne pas me déranger pour aller le voir !

[page 13 (65)] C'étaient donc mes propre efforts qui devaient me tirer d'affaire. Je demandai à la vente de quelques vêtements, une légère somme qui me permit de faire face aux premières dépenses... et je cherchais de l'ouvrage.

Je devins professeur dans une institution des Batignolles, où je ne restai que deux mois : le Directeur un assez bon homme cependant était assez peu sociable avec ses professeurs. Je devais gagner 25 francs par mois et comme chaque dimanche le directeur me donnait cinq francs, à la fin du mois je me trouvai à n'avoir plus à toucher que cinq francs, avec lesquels il fallait me procurer éclairage, vêtements, livres, tabac et monnaie de poche. Voilà comment un directeur d'une institution de Paris payait un professeur qui travaillait de huit heures du matin à 7 heures ½ du soir. Je ne parle pas de la nourriture pour ne pas être obligé d'en dire du mal ! Quand aux élèves ils me firent bien sentir que pour un écolier de 12 à 14 ans, un professeur ou un pion est un pauvre être créé et mis au monde pour être le

souffre-douleur d'une jeunesse turbulente et souvent bien désagréable à conduire ! [page 14 (66)] L'existence d'un professeur dans ces conditions n'est pas gaie ! Certes, mais on vit.

Pour moi cependant il ne suffisait pas de vivre, il fallait faire mes études de médecine : j'étais venu à Paris pour cela.

Quand je quittai l'Institution, je me mis à donner des leçons qui me firent vivre au jour le jour. Je fréquentai les hôpitaux, particulièrement Lariboisière où je me livrai spécialement à la Chirurgie.

Quand vint le moment de prendre mon inscription, l'argent manqua : il fallait vivre.

Mes demandes d'argent à ma famille et à mes grands-parents restèrent sans réponse... L'inscription ne fut pas prise.

Il en fut de même de mon examen de fin d'année que je ne pus passer.

Je vécus misérablement et péniblement ayant à peine assez de leçons pour me procurer le nécessaire et deux fois il m'arriva sans ressources, d'abandonner toutes mes affaires, vêtements et autres objets comme nantissement de mes loyers en retard.

Vers le commencement de 1876 je crus pouvoir arriver à me créer une situation sortable. Je m'enhardis et allai trouver au Museum d'Histoire Naturelle les professeurs de Sociologie de [page 15 (67)] Botanique... Leurs promesses me firent espérer d'autre part de chercher de l'ouvrage chez des naturalistes où je trouvais à m'occuper.

Vivant un peu en Bohême, me contentant de peu, dès que j'avais quelques économies, elles passaient en dépenses d'excursions scientifiques, en livres, ... un jour je me payai un microscope, que plus tard, dans les mauvais jours, je fus obligé de vendre.

Malheureusement j'allai au café. J'y fis connaissance de plusieurs jeunes gens dont quelques uns n'ayant pas la conscience très nette ni la bourse bien grande, demandaient à des moyens peu honnêtes, l'aisance qui leur manquait... Je connus ces moyens et sans les employer jamais j'eus le tort de les regarder comme des plaisanteries sans conséquences et le tort encore plus grand d'en faire part à mon ancien camarade Aimé... Un jour il devait sans pudeur m'accuser de faits indéliçats dont je n'avais été que le témoin.

Parmi ces jeunes gens il en fut un qui se trouva un peu mêlé à ma vie.

En arrivant à Paris sans ressources j'avais cherché de l'ouvrage et quelques temps après un ami rencontré par hasard était venu à mon aide : jamais il ne me demanda de lui rendre ce qu'il m'avait prêté, et me dit au contraire, avec une délicatesse dont je lui sais gré, que je ne lui devais rien.

[page 16 (68)] Je me promis alors de rendre à un autre ce que j'avais reçu de mon ami. Je me promis de soulager le premier jeune homme malheureux qui se trouverait un jour dans mes relations.

Ce fut un jeune homme dont j'ai parlé plus haut et qui comme je l'ai dit se trouva mêlé à ma vie.

Sans asile, sans travail, sans vêtement, sans pain il trouva chez moi : logement, vivres et même des vêtements. Trop bon, je travaillai pour deux.

Cela dura 2 mois ½.

Comment fus-je récompensé ? Mon protégé me vola mon herbier et en vendit une grande partie !

La leçon aurait dû me [~~porter~~] faire réfléchir ; il n'en fut rien. Incapable de voir souffrir sans avoir aussitôt envie de venir en aide à celui qui souffre je fus maintes fois la dupe de mon bon cœur.

Je rompis avec celui que j'avais hébergé... Je ne le revis que plus tard... Mais je ne le fréquentais plus.

La botanique et l'anatomie composaient l'objet principal de mes études. Je trouvais de l'ouvrage chez les naturalistes et le Museum allait [page 17 (69)] présenter une petite place vacante : tout me souriait lorsqu'une longue et douloureuse maladie me cloua sur le lit. Je fus entre la vie et la mort pendant quelques semaines que j'allais passer à A... où mon père appelé par une dépêche de mon propriétaire m'avait fait transporté...

Je ne sortis du lit qu'au mois de décembre 1876 ; et j'étais malade depuis le mois de juillet de la même année.

## Mathilde

Mon séjour à A qui dura jusqu'en septembre 1877 me causa un grand préjudice. Pendant ce temps je perdis ma place au Museum et mon ouvrage chez les naturalistes qui m'avaient employé.

Je fus loin d'être heureux chez mon père... Si je pus faire des sciences naturelles, si on me laissa un peu de liberté on me fit payer bien cher toutes ces petites satisfactions.

Je ne crois pas avoir jamais été plus cruellement traité, moralement s'entend !

[page 18 (70)] Ne trouvant point chez ma mère cette bonté ni cette affectueuse sollicitude qu'un autre eut trouvé chez la sienne, je sentais une sorte de vide autour de moi... J'eus des moments d'immense découragement et de désespoir insensé. Il me semblait que la mort eut été une chose enviable pour moi et soit que j'eusse le moral affecté ou que je fusse encore faible des suites de ma maladie j'avais des moments d'angoisse et de tristesse tout remplis de larmes.

Je me souviens qu'un jour au mois de janvier 77 dans une course que je fis dans la campagne à la recherche de quelques mousses je fus pris d'une de ces inquiétudes qui me prenaient parfois.

J'étais dans un grand bois de sapins, le vent faisant gémir et chanter les branches. Le temps était gris et triste. Le ciel sans soleil mais sans nuage avait une teinte plombée uniforme et lugubre... les idées noires me venaient en foule, je restai un instant debout près d'un grand sapin dont les petites branches mortes tombaient autour de moi sous le souffle du vent. Puis sans [~~songer à~~] m'en rendre compte je m'approchai d'un étang dans lequel se reflétaient les sapins et je m'assis en pleurant sur le bord... Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Je me sentais le cœur vide et brisé... Une affection me manquait ; je voyais la vie comme un songe fantastique, comme un sombre cauchemar. [page 19 (71)] Il me semblait que l'eau noire qui dormait à mes pieds m'appelait... Moi si gai avec les amis, si bon vivant comme on disait alors, moi dont chacun colportait les bons mots et les saillies : j'étais assis sur une pierre, la tête dans mes mains, et pleurant à chaudes larmes.

Les idées sombres se suivant dans mon pauvre cerveau... je finis par perdre connaissance.

Combien de temps dura cet état je ne sais trop... Quand je revins à moi il faisait nuit et je me hâtai de regagner A où j'arrivais très tard... Je me gardai bien de raconter cela à qui que ce soit on aurait ri de moi !...

Que de fois, seul, j'ai pleuré sans savoir pourquoi... d'ennui peut-être, de désespoir assurément ; de désespoir de sentir en moi quelque chose de vide : le cœur. J'avais besoin d'aimer et d'être aimé. Il me fallait quelqu'un à qui je puisse confier ce que je souffrais, quelqu'un à qui je puisse dire ce que ma mère ne m'aurait pas laissé lui dire : que mon cœur avait besoin d'affection ; quelqu'un enfin à qui j'aurais pu dire : Aime-moi !

Jeunes gens riches et blasés, jeunes gens qui sous le toit paternel voyez exaucer tous vos désirs, et s'accomplir tous vos souhaits, vous iriez chercher chez une femme non pas de

l'affection, mais du plaisir. Vous auriez voulu votre maîtresse jolie, jeune tapageuse et gaie ; et vous [page 20 (72)] auriez ri en chassant de votre chambre une pauvre fille ni jolie ni jeune ni folâtre qui vous aurait dit franchement : je t'aime. Vous auriez préféré la courtisane qui se vend à la pauvre ouvrière qui se donne ; la femme à toilettes tapageuses à l'humble grisette à la robe de mérinos noir ; vous auriez placé votre idéal féminin sur les planches d'un café-concert, sur les bancs d'une brasserie ou même dans quelque lieu honteux, et vous auriez ri de celui qui l'eut choisie dans un atelier d'ouvrières. Pour vous l'amour est un plaisir, une jouissance matérielle et brutale ; ce n'est point un plaisir du cœur. Pour vous la femme idéale comme maîtresse serait celle qui joue la comédie de l'amour et taxe ses caresses et ses protestations de fidélité ; la pauvre grisette qui ne sait aimer qu'avec son cœur qui se donne à celui qu'elle aime, et ne se vend pas, c'est pour vous une idée drôle, une plaisanterie cocasse !

Voilà pourtant l'idée drôle, la plaisanterie cocasse qui certain soir amenèrent dans mon existence un changement que je n'hésite pas à qualifier d'heureux.

Je fis connaissance, ou plutôt je renouvelai la connaissance d'une [page 21 (73)] pauvre fille qu'autrefois j'avais soignée d'une maladie de poitrine, à l'Hôtel-Dieu d'A...

Comment nous rencontrâmes-nous ? je ne sais ! Comment une liaison légère au début devint-elle une liaison passionnée ? Je ne saurais le dire ! Qui peut savoir comment vient l'amour ?

Mathilde n'était ni jeune ni jolie, ni d'une intelligence très grande ; mais je l'aimais parce qu'elle était douce, affectueuse, enfant de cœur et de caractère ! Je m'attachais à cette pauvre fille vivant de son travail, modestement et sans bruit...

On me plaisanta sur ma grisette un soir entre amis, au café... Je m'étonnais d'être sur le point de m'emporter... J'aimai cette jeune fille j'en devins fou. Je l'aimai avec passion parce qu'elle était bonne, je l'aimai avec tendresse parce qu'elle était malade... bientôt son affection me devint absolument nécessaire, je ne pus plus m'en passer.

Que de soirées nous avons passées ensemble à faire au clair de lune de longues promenades ! Que de dimanches nous ont vu ensemble dans les champs : elle me racontait les mille petites misères de sa vie : j'avais du plaisir à l'entendre.

Pauvre fille elle était malheureuse son cœur était comme le mien, vide d'affection. Elle m'aima et chose triste à dire je trouvai chez une pauvre ouvrière, ce que je ne trouvai pas chez moi : une bonne parole dans mes moments de tristesse, une consolation dans mes chagrins, [page 22 (74)] enfin un cœur prêt à me comprendre !

Je me vois encore le dimanche, au bout de la rivière, avec Mathilde, pêchant une friture pour le soir, comme un bureaucrate ou un boutiquier parisien qui après une semaine de captivité dans un bureau ou une boutique vient respirer l'air frais de la campagne et humer les senteurs du bord de l'eau.

Je me revois encore cueillant comme un amoureux de 18 ans de gros bouquets de roses des champs pour ma Mathilde.

Si je l'aimais de tout mon cœur elle me le rendait bien, pauvre fille. Tant que nous fûmes ensemble à A... sa vie près de moi ne fut que dévouement et abnégation, elle prit soin de moi, de mon linge, de mes vêtements ! On ne le faisait pas chez moi !

Le jour approchait où j'allais repartir pour Paris. J'offris à Mathilde de venir avec moi elle accepta... [*rature illisible*] Au moment du terme elle vendit ses meubles bien péniblement achetés sur ses économies et confiante en ma promesse elle se logea dans un nouveau garni et attendit...

Enfin le jour du départ arriva. Je partis seul ! Mais en partant, au milieu des larmes de la pauvre fille il fut convenu qu'elle reviendrait me rejoindre le plus tôt possible à Paris.

[page 23 (75)] A mon retour dans la capitale je ne retrouvais plus mes places chez les Naturalistes qui n'avaient pu m'attendre un an. Ma place au Museum était perdue... Je dus reconstruire mon édifice écroulé...

Un mois après mon arrivée je fis venir Mathilde... Comme elle fut heureuse pauvre chère fille ! Avec quelle joie, moi je la revis !

J'avais peu de travail ; elle en avait à peine... Malade et bien faible elle fut obligée d'entrer à l'hôpital. Ce fut pour moi un bien vif chagrin ! Pauvre enfant ! Je ne m'abusais pas sur son état.

Elle entra à l'Hôtel-Dieu sur la fin de Décembre et n'en sortit que pour aller passer quelques semaines dans un asile de convalescentes. Là elle retomba, je la crus perdue ! Comment dire quel fut mon désespoir ? Je crus ma Mathilde morte ! Je crus ne jamais la revoir. Je pleurais comme un fou ! Je l'aimais tant. Heureusement ce fut une simple indisposition. Elle se rétablit vite et put revenir près de moi dans notre petite chambrette où tout était en désordre pendant son absence. Elle plus là la tristesse entraît : son retour ramenait la gaîté chez moi et dans mon cœur.

Peu après son retour de l'hospice, Mathilde se remit au travail, moi je travaillais avec mon ancien camarade de lycée Aimé B... Malgré cela je cherchais de la besogne ailleurs. Au Museum je me mis à suivre les cours et à préparer ma licence en sciences naturelles ; je fis des herbiers d'amateurs.

Hélas la besogne était rare et pourtant elle eut été bien reçue. Je n'aspirais qu'à une chose : avoir notre petit logement avec un modeste mobilier ; un cabinet de travail et des instruments d'études. Oh alors comme j'aurais travaillé avec cœur, à côté de ma Mathilde Avec quel plaisir je lui aurais fait partager mes petites satisfactions !

Nous [*rature illisible*] commencions à rêver d'avenir heureux, hélas ce fut la misère qui vint détruire nos plans et nos espérances.

Un ami commun me fit faire la [page 25 (81- deux pages arrachées)] connaissance d'un publiciste qui m'offrit [*de-me*] la gérance d'un journal.

D'un autre côté ce même ami me mettait dans la tête de faire des conférences pour me faire connaître et avoir à l'avenir des leçons particulières.

Mais pour le moment tout cela ne rapportait rien et il fallait vivre. Tout alla au Mont-de-Piété cette triste banque du pauvre.

Ma pauvre amie qui aurait eu tant besoin de soins et de précautions partageait ma misère sans se plaindre plus que moi.

Peu à peu avec le travail qui revenait nous allions voir revenir l'aisance et la joie...

Mais hélas il n'en devait pas être ainsi... On le verra plus loin dans les chapitres qui vont suivre !

[page 26 (82)]

Aimé

-

### Un cabinet d'affaires

Lorsque je revins à Paris au mois de septembre 1877, j'allai voir Aimé. Il était dans un logement où avant son départ je l'avais déjà vu, près l'hôpital S<sup>t</sup> Louis. Il y vivait à l'aise avec sa maîtresse et l'enfant de cette dernière... Encore clerc de notaire il menait assez joyeuse vie

et plusieurs fois je m'étonnais de l'aisance où il se trouvait, sachant qu'il gagnait peu et ne recevait pas beaucoup de son père. Plus tard je compris ce qui m'étonnait alors ! Aimé ne me dit [~~pas~~] alors ni ce qu'il faisait ni ce qu'il espérait. Je ne tardai pas à le savoir. Un jour que j'allais avec Mathilde lui faire une visite je trouvai chez lui un monsieur et une dame qu'Aimé ne connaissait pas à l'époque de mon départ pour A... C'étaient M. et M<sup>me</sup> A..., Monsieur A tenait un bureau de placement, et de publicité, et j'appris qu'Aimé et lui s'étaient tacitement associés : Aimé s'occupait de la vente des fonds de commerce que M. A... lui avait indiqués. Les affaires ainsi conduites, marchaient-elles, je ne sais, toujours est-il que le ménage d'Aimé ne [page 27 ( 83)] sentait pas le besoin. Mon vieil ami avait l'air content de me revoir et un jour il me raconta tout ce qu'il faisait avec M. A... il me montra les bénéfices qu'il pouvait faire et tout en se plaignant de ce que sa position de clerc de notaire l'empêchait de faire en grand ces sortes de spéculations, il était décidé à quitter le plus tôt possible le notariat pour installer un cabinet d'affaires. Il m'apprit encore qu'il pouvait jouer à la bourse et sans m'indiquer [~~#~~] ce qu'il avait gagné ou perdu, il me fit comprendre qu'il avait joué sur des sommes assez considérables. Il me confia encore qu'il spéculait à crédit, ayant, me disait-il, un compte ouvert chez plusieurs agents de change. Ces spéculations ne laissèrent pas que de m'étonner, mais ne connaissant rien aux affaires de bourse, je m'en inquiétai fort peu.

Une époque vint où Aimé, dégoûté du notariat se décida à fonder un cabinet d'affaires. Depuis quelque temps, assez gêné, je m'étais trouvé très heureux de la position que me fit un jour Barré de m'associer à ses travaux. Je m'occupais de chercher des fonds de commerce, d'aller chez les clients, de faire des courses pour Aimé qui me paya comme un employé. Ce fut moi qui fut chargé par Aimé de chercher un local pour le futur cabinet, qui au mois de novembre 1877 fut installé. Je continuai à être l'employé de mon ami qui continua à m'aider de son argent comme je l'aidais de mes services. Une chose cependant m'étonnais, c'était la recommandation qu'il me fit maintes fois de ne pas devant sa maîtresse Léontine, parler [page 28 (84)] de nos occupations... Plus tard j'en eus l'explication. Aimé en qui j'avais confiance faisait ce qu'il pouvait pour me noircir dans l'opinion de sa maîtresse. Jaloux et maussade vis-à-vis d'elle, maintes fois il alla dépenser avec d'autres femmes des sommes assez considérables et le soir en rentrant ne voulant pas avouer sa conduite il disait à Léontine que l'argent m'avait été prêté, et comme d'autre part il ne disait pas que l'argent qu'il me donnait était le paiement de mes services convenus, il arriva que Léontine me garda rancune... Quand Aimé s'attardait il s'excusait en disant qu'il était resté avec moi... Passant facilement ainsi

pour débaucher son amant je ne tardai pas à être détesté de Léontine... Tout cela je ne le sus que plus tard...

Le local une fois trouvé le cabinet d'affaires fut installé ; Aimé acheta un mobilier de bureau... Le petit logement pris de la mine : il fallut quitter le notariat. Aimé se fit envoyer de son pays une dépêche disant que son père malade le demandait. Le faux réussit : mais il arriva qu'à l'étude on écrivit chez Aimé pour le prier de revenir : son père allait s'apercevoir de la ruse de son fils ; il fallut recourir à une nouvelle lettre. Sur la demande d'Aimé j'écrivis au père que le fils était malade et qu'il était chez moi où je le soignais. Pour rendre service à Aimé je me rendis complice de sa tromperie. Deux jours après il offrit sa démission à l'étude et se lança définitivement dans les affaires. [page 29 (85)] Aimé ne réussit pas comme il l'eût désiré malgré la publicité et les frais d'insertion qu'il fit les affaires ne vinrent pas : je m'en aperçut. Je travaillais pour Aimé mais le plus souvent gratis... Par affection pour mon camarade je continuai à lui offrir mes services tout en cherchant de mon côté [*rature illisible*] quelque occupation lucrative. Je trouvais moyen d'utiliser mes connaissances en histoire naturelle ; je me fis préparateur et travaillais pour des naturalistes. La fin de 1877 arriva : à cette époque je fus atteint dans mon affection la plus chère : ma pauvre Mathilde tomba malade et entra à l'Hôtel-Dieu. Pendant qu'elle était à l'hôpital je travaillai avec Aimé chez qui je dînai plusieurs fois et ce fut à peu près tout ce que je gagnai. En sortant de l'hôpital ma pauvre Mathilde alla passer quelque temps à l'asile du Vésinet : un jour elle retomba gravement malade à l'asile : je crus la perdre ; pauvre fille comme je la pleurai ; Aimé fut témoin de mon désespoir et de mon chagrin... Par la suite il devait lâchement abuser de mon amour pour cette pauvre fille... Mathilde guérit mais hélas pendant que la pauvre enfant était à l'hôpital je n'avais pas été heureux : le travail n'avait pas beaucoup marché, et pourtant plus que jamais [page 30 (86)] je me repris à espérer. Je me livrais à l'étude des sciences naturelles et je suivais les cours du Museum dont plusieurs professeurs m'ayant reçu avec bonté me laissaient la perspective de m'ouvrir ma carrière... La licence ès science était mon but : et tout en vivant maigrement je me voyais dans une bonne voie... Un de mes oncles m'offrit de me payer mon loyer et mon inscription en médecine... J'allais être heureux. Ma petite Mathilde, courageuse comme toujours se remit au travail : le bonheur sembla vouloir revenir. La fatalité vint tout briser !

Les affaires d'Aimé périclitaient et pendant que de mon côté je commençais péniblement à tirer, comme on dit, mon épingle du jeu, le cabinet de mon ami marchait à grands pas vers sa ruine.

Un jour Aimé voyant ma position précaire me parla de la bourse et de la possibilité de gagner de l'argent : « Si le moyen est honnête, pourquoi ne pas l'employer ? lui dis-je »

- Joue à la bourse, achète des valeurs que je t'indiquerais, quand elles seront en hausse tu les revendras et tu gagneras.

- Mais je n'ai pas d'argent, comment puis-je acheter ?

- Eh moi je n'en ai pas non plus et pourtant je fais acheter et revendre et je gagne. Cela se fait souvent.... Si tu gagnes, tu vas chercher ton argent sur lequel on te retient tes frais de courtage d'achat et [page 31 (87)] vente.

- Et si je perds ?

- Alors tu ne vas pas chez l'agent de change. Il ne peut avoir recours sur toi ; tu n'as rien à craindre, cela se fait souvent du reste.

Je ne vis pas grand-chose à objecter à la proposition de mon ami je jouai par trois fois... Je ne réussis pas ; malgré que ce fut Aimé qui m'eut indiqué les valeurs en bon cours je perdis et je suivis le conseil de ne pas aller retrouver l'agent de change. Pendant ce temps j'allai de la part d'Aimé relever le cours de la bourse, lui rapporter les chiffres de la hausse et de la baisse... Mon ami gagnait... Un jour je le vis gagner 300 et quelques francs sans avoir déboursé un sou !!

Aimé se lança dans des spéculations assez douteuses et sur lesquelles il ne crut pas devoir me rien dire... J'appris cependant qu'un jour il fut mêlé à un déménagement clandestin d'un commerçant sous le coup d'une saisie... Je ne sais ce que devint cette affaire-là...

Une autre fois une dame lui demanda de lui fournir un prêteur pour une somme de mille francs... Croyant qu'il pouvait se les procurer je lui conseillai de les prêter lui-même. Cette spéculation était un prêt à usure (la dame offrant une garantie de 18000 francs) mais je vis pour mon ami une occasion de faire une bonne affaire et je le conseillai. [page 32 (88)] L'affaire n'aboutit pas, Aimé n'ayant pas d'argent. Il m'avoua alors toute l'étendue de sa ruine : il avait reçu près de 6000 francs de son père, il avait emprunté 3000 francs à la sœur de l'une de ses amies ; 2000 francs à une autre personne... les échéances allaient arriver... le terme, les impôts, tout allait tomber au même moment... Un agent de change à qui il devait 450 francs menaçait de la poursuivre ; il devait d'autre part l'arriéré du mois de pension de la petite fille de sa femme ; les meubles de son bureau n'étaient pas payés ; ... Que faire ?

- Va trouver ton père, lui dis-je, il t'aidera, il l'a toujours fait jusqu'à ce jour !

- Je ne peux pas !

Et alors il me raconta le mensonge qu'il avait fait à son père : il lui avait dit qu'il venait d'acheter un cabinet d'affaires à la veuve d'un agent d'affaires qui cédait son fonds

pour 10 000 francs ; il avait dit à son père que [~~la vente devait~~] le paiement devait se faire par un premier versement de 6000 francs (que lui Aimé avait déjà fait soi-disant) ensuite par billets de 2000 francs... Aimé demandait à son père 2000 francs pour payer le premier billet : le père avait refusé...

-Tu vois bien que je ne peux pas compter sur mon père me dit-il alors.

[page 33 (89)] Je ne vis Aimé depuis ce moment qu'à des intervalles assez éloignés... J'allais au Museum... je cherchais des leçons lorsqu'une idée me vint : « Si je me faisais connaître en public, peut-être pourrais-je avoir des leçons ! » Avec un ami je discutais la possibilité de faire des conférences publiques ; nous nous occupâmes activement de ce [~~#e projet~~] qui ne devait être mis en exécution que plus tard. En même temps je m'occupais d'un autre côté, de la fondation d'un journal dont on m'offrit la gérance que j'acceptai. J'y trouvais le moyen de me faire connaître, de gagner quelque chose et enfin de pouvoir réaliser un de mes rêves : la propagation et la vulgarisation des idées scientifiques.

Mon pauvre ami de plus en plus dans la misère mit au Mont-de-Piété une foule d'objets et ce fut moi, qu'Aimé chargea de l'agréable mission de porter au bureau [~~du Mont de-P~~] un certain nombre d'objets : pendule, argenterie...

Un jour Aimé employa une ressource qui d'ailleurs m'avait autrefois tiré d'affaire. Acheter à crédit des objets payables par traites mensuelles, revendre ces objets au comptant, est un moyen que j'avais employé dans des jours d'épreuve... Mon père accepta les quelques traites que je ne pus payer. Aimé, avant de venir à Paris, avait déjà employé ce moyen quelque peu véreux !

[page 34 (90)] Aimé me supplia de lui indiquer des libraires qui vendissent des livres à crédit ; je lui en indiquai ; il voulut que je fisse moi-même l'affaire : je refusai et Aimé se procura les ouvrages qu'il me supplia de vouloir bien me charger de vendre, lui prétextant qu'il n'oserait pas !... Il espérait et moi j'espérais aussi que les affaires se rétabliraient.

- Tu pourras lui dis-je faire honneur à tes signatures... Tu ne fais que passer un moment de gêne... Tout ira mieux d'ici quelque temps...

Je ne connaissais pas, dans toute sa hideur, la position de mon pauvre ami.

Je l'appris un jour que j'allais chez lui. Sa maîtresse n'y était plus elle était aller passer quelques jours à la campagne chez des amis. Il n'y avait presque rien à manger dans le ménage d'Aimé...

Léontine revint de la campagne elle trouva une partie des objets de valeur enlevés et mis au Mont-de-Piété par Aimé qui ne possédait plus rien...

Une fois, aidé par des amis obligeants j'avais reçu un peu d'argent... Je prêtais 25 francs à mon pauvre camarade... Sa position me faisait pitié...

J'allai souvent chez lui. Il avait l'air d'espérer toujours... mais il ne disait pas ce qu'il espérait... C'était [page 35 (91)] paraît-il de l'argent qu'il demandait à son père. Je comprenais d'autant mieux la position de mon ami, que moi-même je m'étais trouvé dans des positions bien critiques à certaines époques...

Mais petit-à-petit le bonheur entraît dans mon petit ménage... Je travaillais pour ma chère Mathilde que j'aurais voulu voir heureuse. Nous aspirions à nous installer dans un petit logement où j'aurais fait mon cabinet de travail et là au milieu de mes collections vivant d'une bonne et tranquille vie de famille qui me plaisait, j'aurais travaillé les sciences... Quel rêve je le voyais peu à peu prendre de la consistance...

Hélas ce ne devait être qu'un rêve.

#### - Histoire d'un crime -

-

Parmi les personnes que mon ami Aimé connaissait, j'ai parlé de M. et M<sup>me</sup> A... M. A... avec qui Aimé avait commencé à faire des affaires de vente de fonds de commerce, fit faire connaissance à Aimé d'une vieille femme qui vendait du lait sous un porche dans une rue voisine du logement [page 36 (92)] d'Aimé. Ce dernier apprit que cette femme possédait un peu d'argent en titres au porteur et s'adressa à elle un jour qu'un de ses clients lui demanda de lui indiquer quelqu'un qui eut de l'argent à prêter... M<sup>me</sup> G... la laitière refusa... Aimé ne me dit pas quel motif elle donna de son refus... mais il n'eut plus l'air de s'en occuper.

Quelles idées germèrent dans son esprit exalté par la misère ? Je ne les vis pas d'abord, hélas je ne devais le savoir que trop tôt !

- Je suis perdu, ruiné, je ne sais comment faire : je dois 2000 francs que l'on me réclame la personne à qui je les ai prêtés me poursuit correctionnellement ; d'un autre côté, mademoiselle J... qui m'a prêté 8000 francs, parle de se marier et si elle le fait, elle va me réclamer son argent ; je fais ce que je peux pour la dissuader de se mettre en ménage... Comment vais-je pouvoir m'acquitter... Avec cela M. D... l'agent de change m'a fait souscrire un billet de 450 francs pour le 25 mars. Comment faire ? Je suis perdu, saisi, condamné, mis en faillite ! Que faire ?

- Va trouver ton père ; il a toujours été bon pour toi, il ne te refusera pas que diable ! Va ! il a de l'argent à toi m'as-tu dit, [page 37 (93)] après ta majorité le règlement de vos comptes n'a pas été fait. Va lui demander de le faire... Ton père se fâchera, cela est probable, il se défâchera plus tard ! une brouille de quelques semaines vaut mieux qu'une saisie, et un mandat d'arrêt comme escroc.

-Je ne peux pas, Paul ! je n'irais pas ! et puis je n'ai pas assez d'argent pour aller à A... pour aller voir mon père... Je n'ai pas le sou !

-Voyons, franchement, Aimé, ce n'est pas cela qui t'arrête ? Tu peux trouver l'argent de ton voyage. Il faut partir...

- Non, mille fois non !

-Alors fais ce que tu voudras ! Au revoir.

- Paul, ne m'abandonne pas, je t'en prie, tu peux m'aider à me tirer de là ! Connais-tu parmi tes amis un garçon qui ait de l'audace et du sang-froid ?

-Oui ! pourquoi ? Singulière demande ! Que veux-tu donc faire ?

- Ecoute-moi Paul, j'ai toujours été ton ami, ton frère, tu m'as toujours trouvé prêt à te venir en aide, et toi-même il y a quelque temps ayant un peu d'argent tu m'as prêté les 25 francs que tu possédais pour me tirer d'embarras...

- C'est convenu, nous sommes deux vieux amis... Après.

-Tu m'as entendu parler de la marchande [page 38 (94)] de lait qui demeure à côté d'ici ?

- Oui ! Tu veux lui emprunter de l'argent ? l'idée est bonne ! Elle t'en prêtera peut-être.

-Non, Paul, elle ne veut pas ! Mais j'ai une idée : l'argent qu'elle ne veut pas me prêter il faudra le lui voler !

-Oh ! mais c'est absurde cette idée-là !

-Non ce n'est pas absurde et voilà pourquoi je viens te demander conseil. Parmi tes amis s'il y en a un qui aie du sang-froid, et ne soit pas connu dans mon quartier il pourra aller chez la bonne femme et la voler, on lui donnerait sa part des bénéfices, il m'apporterait les valeurs que seul je puis liquider et nous serions riches...

-Ma foi je connais bien quelqu'un, tu sais ? dont je t'ai parlé ; celui qui est l'auteur des escroqueries dont je t'ai parlé et qui m'a volé une partie de mon herbier... En le menaçant de le faire arrêter pour le vol de mon herbier je le tiendrai à ma disposition...

-Très bien, Paul ! Tu me sauves peut-être la vie ! où pouvons-nous trouver X ?

-Au café... !

-Allons-y tout de suite ! Paul !

-Non ! ce soir il n'y sera pas probablement nous irons demain...

-A demain Paul ! Embrasse moi ! [page 39 (95)] à demain, à demain ! Merci Paul ! je savais bien que tu serais mon ami...

Je sortais de chez Aimé tout abasourdi de ce que je venais d'entendre : « Il est fou, me disais-je... Ma foi, sa folie se passera. » Alors je me mis en tête de suivre une conduite de Gascon en faisant semblant d'adopter ses idées, et de le détourner de cette voie-là sans le contredire absolument. Connaissant le caractère de mon ami, le meilleur parti à prendre, c'était de dire comme lui, en mettant comme par hasard des bâtons dans les roues à chaque tentation désespérée de sa part... Après, nous verrons quand cette idée-là lui sera sortie de la tête !

Je me promis donc bien de conduire Aimé le lendemain, dans les endroits et aux heures où j'étais sûr de ne pas rencontrer X.... Il en fut de même pendant deux jours.

Le troisième jour, Aimé me dit que de son côté il cherchait X. Alors j'eus peur... je lui dis que celui que nous cherchions avait quitté Paris (ce qui se trouva être vrai).

-Alors, me dit-il, il faut faire tout nous-même. Je suis connu dans la maison, mais toi on ne te connaît pas... Tu vas faire le coup et tu m'apporteras les valeurs que je négocierais, et nous partagerons...

-Ah mais non ! m'écriais-je je ne veux point me mêler à cela... Je n'irais pas.

[page 40 (96)] -Ah Paul ! Je te croyais mon ami, je me trompais ! Regarde-moi Paul, vois quelle figure j'ai ! je suis malade de désespoir et d'inquiétude, je ne dors plus, je ne mange plus. Paul ! c'est horrible la misère ! Je ne puis pas m'y faire.

- On s'y fait pourtant, moi j'y suis habitué !

-Regarde Paul, mon cher ami, tu n'as que de mauvaises chaussures et il fait froid ! Tu n'as pas de pain chez toi et ta petite femme a faim : elle a froid...

Je me mis à pleurer...

-Vois, reprit Aimé, si tu ne payes pas ton terme, vous serez tous les deux chassés de ton hôtel. Dans ton intérêt aide-moi...

-Non Aimé ! c'est impossible !

- Le 15 de ce mois j'ai 440 francs à payer, je dois mon terme... Tout le monde me poursuit et je meurs de faim... Veux-tu faire pour moi ce que je te demande...

-Eh bien, nous verrons !

Nous sortîmes à ce moment. Le grand air chassa probablement les nuages qui un moment brouillaient mes idées... et lorsque Aimé chercha à reprendre la conversation... Je lui coupais la parole en lui disant énergiquement :

-Non Aimé, ce que tu me proposes est impossible !...

[page 41 (97)] Alors je sais ce qui me reste à faire ! Paul, adieu !

-Au revoir Aimé...

Nous nous quittâmes ; lui furieux, moi surpris et riant presque de son accès de folie furieuse... Je le laissai partir... Un soupçon me vint : « S'il allait faire quelque sottise me dis-je. » Je le rejoignis et l'accompagnai chez lui... Alors ce fut une scène de désespoir : il me jura qu'il voulait se tuer, il voulait se briser la tête le long du mur, s'empoisonner, etc... En fin de compte je le fis coucher... Sa maîtresse arriva... Il pleurait et lui dit adieu... Elle et moi nous lui rendîmes un peu la raison. Nous sortons tous les trois et je le quitte après qu'il m'eût promis qu'il irait chez son père le plus tôt possible.

Je rentrais chez moi et dis à Mathilde qu'Aimé avait voulu ses tuer... Pauvre garçon nous le plaignions... Mathilde me reprocha de m'occuper beaucoup trop de lui. « Pourquoi, me dit-elle, ne lui dis-tu pas que tu as à travailler, quand il vient te chercher ? Tu as de l'ouvrage à faire ici, pourquoi ne restes-tu pas avec moi ? Tu vas chez M<sup>r</sup> Aimé perdre ton temps à faire des courses qu'il ne te paie pas... N'y va pas »

Pauvre chère fille elle avait bien raison. Ah si je l'avais écoutée ! Fatalité !

[page 42 (98)] Le lendemain de ce jour, Mathilde étant partie à son travail, j'étais seul dans ma chambre quand Aimé vint me chercher : « Viens, me dit-il, la marchande de lait ne doit pas être chez elle, tu monteras chez elle et tu tâcheras d'ouvrir la porte, je vais te donner des clefs, tu essayeras !

-Allons, lui dis-je.

-Surtout cherche bien partout les valeurs doivent être enveloppées dans du linge.

Je partis devant. Aimé me serra la main en me disant avec feu : « Sauves-moi Paul ! Sauves-moi – »

Je m'adressais à la concierge de la maison où demeurai la laitière. Elle m'indiqua le logement et : « Au sixième corridor à droite, puis corridor à gauche, 2<sup>e</sup> porte à gauche » « Bien, répondis-je »

Je montais jusqu'au cinquième, ne pouvant m'empêcher de rire en dedans de ce pauvre Aimé qui croyait naïvement que j'étais en train de dévaliser la marchande de lait... Ce fut en songeant ainsi que j'arrivais au 5<sup>e</sup> étage. Je regardai de loin l'entrée du corridor ; puis ayant entendu causer quelque part de ce côté je redescendis lentement... Malgré moi le cœur

me battait bien fort... « C'est bien lâche de ma part de laisser Aimé ainsi dans le doute... Je devrais lui [page 43 (99)] dire franchement qu'il ne doit pas compter sur mon aide... Ah bast ! Quand il verra que la réussite est impossible, il pensera à autre chose et j'aurais atteint mon but sans froisser Aimé... La mauvaise action ne sera pas faite et nous serons encore bons amis... »

Un moment je voulus tout avouer à Aimé... Une fausse honte me retint... Profitant du renseignement donné par la concierge, je dessinaï le plan du corridor ce qui n'était pas difficile avec des données comme celles-là : « corridor à droite, corridor à gauche, seconde porte à gauche ». Mais par exemple j'aurais été bien embarrassé de dire de quelle couleur était le mur de ce fameux corridor que je n'avais jamais vu... Cependant Aimé me crut... et je le quittai.

Le lendemain, il revint me chercher :

-Maintenant que nous connaissons les lieux, nous pourrons facilement entrer me dit-il, nous allons faire des crochets pour ouvrir sa porte !

Nous allâmes chez lui : il fit une scène à sa maîtresse pour qu'elle sortit pendant son absence. J'essayais de faire des crochets avec le fil de fer qu'Aimé était allé acheter... Aimé s'apercevant que je m'y prenais très mal, se chargea de le faire lui-même et réussit : un de ses crochets essayé ouvrit la porte de sa chambre.

[page 44 (100)] Il serait impossible de décrire la joie d'Aimé quand il vit que son crochet ouvrait et [*illisible*] sur laquelle il s'essayait. Dans son enthousiasme il me sauta au cou, m'appela son sauveur...

-Paul me dit-il, nous serons riches ! Du courage !

-Aimé tu ne songes pas à une chose ! Je puis être pris !

-Ecoute-moi si tu veux je vais te signer un papier sur lequel je reconnaîtrai que c'est moi qui suis coupable... Si on t'inquiète, ce papier sera ta sauvegarde... Dis-moi ! veux-tu ?

Ah décidément mon ami Aimé était bien fou, ou c'était un misérable ! Hélas il n'était pas fou : je ne m'en aperçus que trop !

Je refusai son papier... Tout à coup, voyant mon indécision, Aimé me regardant bien en face, me lança à la figure cette phrase :

-Sais-tu bien que tu me fais peur ? Tu me gênes - Tu en sais trop long sur mes projets, tu es capable de me perdre !

-Non Aimé lui dis-je, je ne te vendrai pas ! Adieu.

-Tu me quittes ? Tu ne veux pas tenter quelque chose ce soir ?

-Non adieu on m'attend chez moi, adieu.

Et je m'enfuis plutôt que je m'en allai... J'étais bouleversé...

[page 45 (101)] Le lendemain, Aimé revint à la charge, me demanda pardon d'avoir douté de moi, me jura qu'il avait confiance en moi, et m'emmena. Il me remit les crochets dans la main « Va me dit-il, et du courage ; moi je vais t'attendre au café ; tu viendras m'y retrouver, courage ! »

Je quittai Aimé et me dirigeais vers le logement de la marchande de lait, mais bien décidé à jouer une véritable comédie jusqu'au bout, je fis un détour, entrai au tabac fumer un cigare et revins [*illisible*] au café où m'attendait Aimé. « Eh bien, me dit-il, quoi ? As-tu réussi ? » - Non lui dis-je n'ai pas pu ! » « Alors à demain me dit Aimé, j'espère que ça ira mieux ! »

Nous nous séparâmes encore. Je commençais à m'ennuyer de ce rôle que je jouais, je me dégoûtais à la fin de tant de fausseté... Je pensais tout terminer en refusant de m'associer à l'œuvre infâme d'Aimé... Je résolus de [*rature illisible*] dire à la prochaine occasion ma façon de penser à ce sujet.

Le lendemain, Aimé revint encore... Je fus sur le point de refuser absolument : « Paul « me dit-il, l'occasion est magnifique, la laitière est malade elle va aller à l'hôpital... Vois-tu « quelle heureuse circonstance... nous la volons... elle part à l'hôpital... quand elle revient « elle s'aperçoit du vol... mais comment savoir qui l'a commis depuis le temps... Tu vois ? [page 46 (102)] l'occasion est exceptionnelle... Du courage ! »

Nous partîmes... Je fis encore semblant d'aller chez la marchande de lait... et quand j'eus comme la veille été rejoindre Aimé au café : « Je n'irais plus dans cette maison, lui dis- « je en feignant une grande terreur ! Figures-toi qu'en montant je rencontre la concierge qui « me demandes où je vais : je réponds chez M<sup>me</sup> X – Elle n'y est pas, elle va bientôt rentrer, si « vous voulez bien l'attendre dans la loge - Non je ne puis ! Vous lui direz qu'il y a un lit pour « elle à l'hôpital S<sup>t</sup> Louis, elle saura ce que ça veut dire... Après avoir dit cela à la concierge, « je m'en allai rapidement... Juge un peu dans quel état j'étais... Je n'y retournerais plus ! »

Voilà ce que je débitais à Aimé qui fut très contrarié de ce contretemps... Il va sans dire que tout cela était un roman de ma composition. Il réussit et Aimé convint qu'il ne serait pas prudent que j'y retournasse le même jour.

- « Demain elle ira à l'hôpital... Pendant ce temps tu pourras t'introduire chez elle. « Cela devient bien facile ! »

Je ne m'attendais pas à cela ; je me trouvais assez embarrassé. Je partis tout désappointé. De retour chez moi, je ne pensais plus à toutes ces histoires-là...

Il n'en était pas de même d'Aimé : [page 47 (103)] le malheureux prenait toutes ces manœuvres au sérieux... Il en rêvait... Ah si au lieu de ne pas croire à la réalité j'avais moi aussi pris au sérieux les fantaisies de mon malheureux ami ; peut-être l'événement de quelques jours plus tard n'aurait pas eu lieu !

Sans m'en douter, les résultats négatifs de mes essais supposés excitaient le malheureux qui croyant que franchement j'agissais selon ses vues et ses conseils, s'acharnait avec d'autant plus d'ardeur après la réussite de son projet ignoble, que les difficultés étaient plus grandes, et c'était moi, moi-même, qui créait les difficultés... Ah si j'avais su que cela se terminerait ainsi ! Certes au lieu de rire de tes idées Aimé, au lieu d'avoir l'air de m'associer à tes infamies, je t'aurais abandonné sans aide, et seul, absorbé dans tes ténébreuses machinations. Oui voilà ce que j'aurais dû faire ! ... Mais à quoi bon quand hélas le mal est fait et sans remède revenir sur le passé sombre et sanglant, avec des si et des mais inutiles ? La fatalité n'y est-elle pas pour quelque chose ?

Je quittai Aimé ce soir-là avec profond dégoût...

[page 48 (104)] Le lendemain, Aimé vint me trouver chez moi : j'étais seul, occupé à classer quelques plantes dans mon herbier. Je trouvai à mon ami un air singulier...

-Paul, me dit-il, la vieille n'est pas allée à l'hôpital... n'y aurait-il pas moyen de l'y faire aller ?

-Comment ? tu voudrais donc la faire aller de force à l'hôpital ? Ma foi je ne vois pas trop comment cela pourrait se faire !

-Voyons, mon vieil ami, tu connais assez de pharmacie et de chimie, pour trouver une drogue qui la rende malade... Tu irais chez elle pendant son absence, tu prendrais les valeurs et tu mettrais dans sa tasse ou dans n'importe quoi... ( Elle doit avoir de la tisane puisqu'elle est malade)... elle boirait, serait bien malade, irait à l'hôpital et au moins pendant quelque temps elle ne pourrait pas s'apercevoir du vol... Ne trouves-tu pas que le moyen est bon ?

-Si... Mais tu n'as pas songé à une chose ?... Si elle emportait les valeurs ou si elle les confiait à quelqu'un, se sentant malade... Enfin... si la drogue allait la tuer... Songe donc Aimé !!

-Eh bien si elle meurt tant mieux, ce sera plus simple !

-Oh alors...

[page 49 (105)] Décidément me dis-je, cela devient grave... Je ne m'en mêle plus...

-Mon cher, repris-je tout haut, je ne vois pas bien ce qui pourrait faire l'affaire.

-Voyons Paul, cherche donc... du phosphore ? par exemple.

-Non, cela sent trop...

-Du sublime corrosif... ?

-Tu ne pourrais pas en avoir chez un pharmacien.

-... Mais toi tu peux en avoir facilement comme étudiant en médecine ?

-Non je ne peux pas, et puis... tu es un imbécile avec tes projets... Je ne m'en mêle plus...

-Lâche, c'est comme ça que tu m'abandonnes dans la position où tu me vois c'est mal ! J'avais tant confiance en toi !... Si tu ne veux pas te mêler... Moi j'aurais ce qu'il me faut... Ce soir.

Le soir en effet, Aimé avait du sublime corrosif... il me le montra... Je lui dis que la dose était insuffisante... et ne pourrait que la faire vomir et lui donner des [tronchées ?]... Et pourtant, à part moi, je sentais bien que la dose dont je niais l'énergie eut été suffisante pour empoisonner quelqu'un... mais en [~~doutant~~] ayant l'air de douter de la réussite, je mettais un nouvel obstacle à l'exécution du hideux projet d'Aimé...

[page 50 (106)] Une foule de poisons me revenaient à la mémoire... Je feignis de ne me souvenir d'aucun...

Alors, quelle infernale idée germa dans l'esprit d'Aimé ?... Je ne sais, mais je le vis s'approcher en suppliant de moi, et me prenant la main :

Paul ! me dit-il, jure-moi de faire un dernier effort... S'il ne réussit pas ce sera le dernier... nous n'en reparlerons plus !

Je vis alors la fin de cette ignoble comédie s'approcher : Bon, pensais-je, c'est la fin... Je ferai encore manquer ce coup-là et puis il n'en sera plus question... Je me sentais soulagé...

-Parles-moi franchement, Paul, un coup de marteau bien appliqué sur la tempe peut-il tuer quelqu'un ?...

-Sans doute lui dis-je ; après ?

-Eh bien, Paul, tu prendras un marteau et tu iras trouver la mère G... Tu connais mieux que moi où il faut frapper...

- Non, je n'irais pas. Tu es absurde, je n'irais pas...

-Eh bien j'irais moi...

-Va si tu veux ; mais crois-moi, tu perds ton temps...

[page 51 (107)] -Nous allons voir...

Il était presque nuit. Aimé prit son marteau qu'il enveloppa dans un papier goudronné que quelques jours auparavant je lui avais donné, sur sa demande...

-Tu vas venir avec moi ; tu m'attendras dans la rue pendant que je montrais chez la vieille...

-Bien ! j'irais t'attendre dans le passage de la rue S.D

Aimé monta par trois fois chez la femme G... Et voilà d'après son récit ce qui se passa. La première fois, il trouva un voisin chez la femme G... tous les trois causèrent un peu et Aimé revint me trouver...

-Tu vois, lui dis-je que c'est impossible ?

-Je vais recommencer, me répondit-il.

Il retourna et je me repris à espérer qu'un nouvel insuccès le dégoûterait à tout jamais de tenter encore.

Il revint me raconter qu'une fois entré chez la pauvre femme il l'avait trouvée seule, lui avait dit qu'il venait de perdre un papier utile chez elle et qu'il venait le chercher - J'attendais, me dit-il, qu'elle se baissa pour la frapper... Vas donc à ton tour, ajouta-t-il... -

Je refusais absolument et Aimé retourna : « Il voulait à tout prix en avoir le cœur net, disait-il - [page 52 (108)] et il retourna une troisième fois chez la femme G...

En revenant il me raconta l'avoir rencontrée dans l'escalier, et vivement contrarié, Aimé me proposa un nouveau plan. Il fallait y aller tous les deux ; l'un de nous monterait le premier, l'autre suivrait et frapperait la pauvre femme pendant que l'autre détournerait son attention.

-Si dans deux ou trois minutes je ne suis toujours pas descendu, monte derrière moi, dit-il, et du courage !

A ce moment, une envie insensée me passa par la tête, je l'écoutai monter puis je pris ma course jusqu'au coin de la rue... Là je revins sur mes pas... « Pauvre Aimé, me dis-je, que fait-il, à ce moment il sortait du porche en me disant : à ton tour... monte... j'ai rencontré quelqu'un dans l'escalier... »

Aimé m'attendait sous le porche, je montai jusqu'à l'entresol... Personne dans l'escalier, un piano se faisait entendre à l'étage au-dessus ; je m'arrêtai... le cœur me battait bien fort, et pourtant, je le jure, je n'avais pas d'autre idée que de mystifier Aimé... Je redescendis...

- « Impossible dis-je à Aimé Je ne retournerai plus dans cette maison-là [page 53 (109)] Je ne veux point me mêler de cette bête affaire... Je n'en veux plus. » -

Et je partis en disant adieu à Aimé... et en ajoutant qu'il pouvait se dispenser de revenir me chercher s'il n'avait que des bêtises pareilles à me faire faire.

En retournant chez moi, je me sentais dans un trouble singulier : je comprenais que j'étais coupable d'avoir prêté la main à toutes ces manœuvres qui tout en ayant avorté à cause de moi, n'en étaient pas moins criminelles... Oh combien j'aurais voulu à ce moment ne jamais revoir Aimé...

En rentrant chez moi, je vois mon petit ménage, mes collections, nos herbiers et je me mets à pleurer : « Non me dis-je, je ne retournerais plus chez Aimé... Tout cela finira mal ». Puis une voix me disait que j'étais dans la misère, que ma pauvre Mathilde partageait...

« Ma foi pensai-je, que m'importe qu'Aimé commette un crime ; qu'il le fasse s'il le veut je ne m'en mêlerai pas, je ne serais pas son complice... Mais il me donnera bien un peu d'argent... »

Maudite pensée ! J'arrivais à ne plus voir le crime avec horreur ! J'en aurais profité ! Mais plus que jamais j'étais décidé à ne pas y mettre les mains.

[page 54 (110)] Le lendemain pour ne pas voir Aimé je m'absentais... Il vint chez moi, ma maîtresse était sortie pour aller travailler, il laissa sa carte... le soir, il vint encore ; j'y étais :

-J'ai une bonne idée, me dit-il, tu vas voir...

Alors il me conta qu'il faisait venir la femme G... chez lui, pour lui apporter du lait : « Ce sera très facile, me dit-il. »

Le lendemain, ma maîtresse n'alla pas travailler... J'en fus très content ; « De cette façon, me dis-je, Mathilde étant là, je ne sortirais pas. »

Aimé m'avait donné rendez-vous chez lui pour 10 heures<sup>1/2</sup> je n'y allais qu'à deux heures de l'après-midi... « Si c'est fini, me dis-je, je m'en lave les mains ! » A cette horrible idée je ne pus m'empêcher de trembler : « Et la misère, pensai-je, et ma pauvre Mathilde !... »

Aimé était sorti, je le retrouvais chez M<sup>r</sup> A...

Il me fit d'amers reproches de n'être pas aller le matin chez lui : « Si tu avais vu la mère G..., me dit-il, elle ne tenait pas debout tant elle était malade... Mais je n'ai pas osé tout seul... J'aurais voulu que tu fusses là... Dans le cas où quelqu'un serait venu frapper à la porte.... On ne [page 55 (111)] sait pas ce qui peut arriver. »

« Mais viens demain, reprit-il, n'y manques pas. »

Je lui promis d'y aller... tout en me réservant à part moi de n'y pas aller, malgré ma promesse.

Le lendemain en effet, je n'y allais pas... Aimé arriva chez moi et me fit devant ma maîtresse de cruels reproches... « Je manquais de promesse, je lui avais dit que j'irais le trouver, il avait des courses à me faire faire pour avoir de l'argent... - Vous voyez, dit-il à Mathilde, je lui offrais de venir travailler avec moi pour pouvoir vous apporter de l'argent et il n'est pas venu... Stimulez-le, c'est très sérieux et dans votre intérêt, demain je viendrais le chercher il faudra qu'il vienne. »

Mathilde lui promit de me faire lever de bonne heure le lendemain... Pauvre fille, si tu avais su, si tu avais pu prévoir !

Le lendemain matin, de bonne heure, Aimé vint me chercher !

Allons, me dit Mathilde, voilà M. Aimé qui vient te chercher, dépêche-toi vite...

[page 56 (112)] A ce moment ma pauvre fille, j'eus envie de tout te dire, de tout t'avouer et de renvoyer Aimé... Je ne sais quoi me retint ; il me sembla que j'eus peur de mon complice... et puis ce matin-là il n'y avait pas d'argent chez moi... Oh misère ! Que de vilaines pensées, que d'ignobles désirs tu fais naître !

Je partis avec Aimé... Chez lui, dans sa salle à manger, tout était prêt... Une malle vide était dans un coin ; sur la table, un plat dans lequel la marchande de lait devait verser son lait... En passant devant chez elle, Aimé lui avait donné 20 centimes pour qu'elle vint, sans retard !

... C'était donc vrai ! et moi qui les jours précédents avait plaisanté au sujet de femmes dans une malle ! Moi qui avait lancé une cynique plaisanterie en passant devant une vitrine où se trouvaient des squelettes... Aimé m'avait poussé du coude en souriant devant un étal de boucher...

Et pourtant, Mon Dieu, si tu m'entends, je te le jures, tout cela n'était qu'un rêve pour moi, qu'une [page 57 (113)] lugubre plaisanterie... à laquelle mes études de médecine avaient pu me rendre insensible !...

Le 23 mars, au matin, je commençais à ne plus douter de la réalité devant ces préparatifs déjà faits... Et alors ma maudite idée me revint : « Qu'il fasse ! Je ne m'en mêle pas !... »

La pauvre G... sonna, je lui ouvris, elle entra...

La voilà dans la salle à manger... Je reste dans le corridor... Décidé à rester neutre. Hélas, j'en étais arrivé comment ? je l'ignore ! à entrevoir la possibilité d'un crime...

Je n'entendais rien, ne voyais rien que la hideuse grimace d'Aimé levant le bras, la figure confiante de la pauvre victime versant son lait...

Tout à coup, un bruit sourd, suivi d'un cri : « Pardon Monsieur » puis la pauvre femme tombait devant moi.

A ce moment si l'effroi ne m'avait retenu je me serai précipité sur mon chapeau et je me serai enfui...

L'horreur me retint à ma place... J'étais tout tremblant, j'avais du sang dans les yeux : la pauvre femme se débattait : Aimé la tenait sous lui. [page 58 (114)] Deux ou trois fois je vis le marteau meurtrier se relever, deux ou trois fois il retomba avec un bruit sourd sur la tête de la pauvre victime se débattant toujours... J'étais anéanti... Aimé se relève couvert de sang, hideux... Je le vois encore se précipitant sur moi : « Paul nous sommes perdus... on va entendre les cris... Achève-là » Ma tête se perd je cours comme un fou dans l'appartement, dans le cabinet, dans la chambre à coucher... J'ouvre la fenêtre, Pourquoi ? je n'en sais rien... la voix d'Aimé se fait encore entendre : « Viens donc l'achever, elle me mord » A ce moment j'aperçois sur un bureau un grattoir, je le prends, je reviens sur le lieu où se débattent la victime et l'assassin... Je lève la main ; le tremblement me prend je frappe par saccades dans la région du cœur... La victime râle un instant... Oh mon Dieu je suis devenu un assassin...

C'est terrible ce qu'on éprouve dans un moment pareil...

J'avais la fièvre, je voulais sortir... Aimé m'en empêcha...

« Aide-moi à la mettre dans la malle, me dit-il et à essuyer le sang. »

[page 59 (115)] Nous essayons de la mettre dans la malle, elle n'y peut entrer... « Tu vas la couper en morceaux, me dit Aimé ! »

-Oui, mais sortons...

Nous ouvrons les fenêtres et nous sortons... Aimé a trouvé pendu à la ceinture de notre victime un trousseau de clefs : il s'en empare. « Pendant que j'irais chez elle, me dit-il, tu la feras entrer dans la malle par morceaux. »

-Oui, lui dis-je...

Je n'avais plus de volonté, j'étais abruti, j'avais la fièvre... et puis il fallait faire disparaître les traces de notre crime... Aimé ne voulait pas m'aider à cette horrible besogne... Quelques instants après je rentrais chez lui et avec un rasoir je découpais la malheureuse... et je l'enfermais dans la malle.

Une heure après, j'allais retrouver Aimé à un rendez-vous qu'il m'avait fixé...

Il apportait les titres volés chez notre malheureuse victime...

La recherche qu'il avait faite n'avait pas donné le résultat qu'il attendait. Il croyait trouver une douzaine de mille francs... Il n'en rapportait qu'une moindre quantité que [*dans*] vu mon ignorance de ces valeurs de bourse il m'estima à environ 6 ou 7000 francs...

[page 60 (116)] Après avoir mangé dans une brasserie près du Château d'Eau nous allâmes prendre une voiture et Aimé fit une visite à plusieurs agents de change dont l'un lui acheta pour environ 450 francs de valeurs...

Nous allâmes chez moi... Aimé me donna 25 francs !! Et nous sortîmes pour nous occuper de faire disparaître les traces de notre crime...

Une chambre fut louée dans un quartier désert... Aimé s'y inscrivit comme locataire sous un faux nom... Il fut convenu que le soir même nous y porterions la malle...

Aimé avait voulu que je la fisse transporter chez moi !!! Sur mon refus, il m'offrit de me payer un logement dans un faubourg de Paris, et là nous eussions porté notre lugubre charge !! Je refusai. Je ne me sentais pas le cœur de garder près de moi les malheureux restes de notre victime ; les horribles témoins de notre infâme action m'eussent trop écoeuré. Je refusai... La chambre garnie fut donc adoptée... De là, nous devons faire, morceaux par morceaux [*faire*] disparaître toute trace...

[page 61 (117)] Aimé se rendit chez lui pendant que j'allais chercher un commissionnaire... Une idée lâche me vint : « Qu'il se tire de là comme il pourra ; j'en ai assez pensai-je »... Je lui envoyai un commissionnaire... que je n'accompagnai pas... Je prétextai une rencontre fortuite...

Le commissionnaire revint à vide... J'en envoyai un autre... qui revint comme le premier ; la peur me prit et je m'enfuis jusque chez moi...

Quelque temps après Aimé arrivant à son tour chez moi... me reprochait amèrement de l'avoir quitté... Il m'emmena...

Je lui demandais l'explication du retour du commissionnaire... Avant de donner la malle... Aimé avait vu le sang couler par les jointures...

Je lui jurais que jamais je ne remettrais les pieds chez lui... Il m'emmena au café...

Depuis quatre heures de l'après-midi nous ne faisons que boire... Ma tête se montait...

Aimé me laissa à minuit <sup>1/2</sup> au café où nous étions allés en sortant de chez moi et se dirigea vers la brasserie où travaillait sa maîtresse... Nous avons rendez-vous pour une heure de la nuit... Je fus sur le point de n'y pas aller... Cependant je m'y rendis...

[page 62 (118)] Aimé devait aller chercher sa maîtresse, la reconduire chez elle puis revenir seul me trouver sur le boulevard : Quelle fut ma surprise de les voir venir tous les deux au devant de moi : « Léontine a cru que j'avais un rendez-vous avec une femme, me dit Aimé, je te l'amène pour lui prouver le contraire. » Puis s'adressant à sa maîtresse : « Tu sais ce que je viens de te dire ? Aujourd'hui j'ai exposé ma tête et celle de Paul pour t'avoir de l'argent, remercie-le bien car il s'est exposé pour nous ! »... Léontine toute tremblante m'embrassa... Elle savait donc tout ? Je le demandais à Aimé quand nous eûmes reconduit sa maîtresse chez elle : « Non, me dit-il, elle ne sait pas tout mais je lui ai donné à comprendre... »

Rentré chez lui, ivre ; malgré ma détermination de n'y plus retourner, j'aidais Aimé à faire deux paquets avec une partie des débris... le reste fut mis dans une malle plus petite... ce qui ne pu entrer dans cette malle fut provisoirement caché dans un fourneau...

Deux des paquets furent transportés dans la chambre garnie, au petit jour !... L'excitation qui m'avait poussé la veille, l'ivresse qui m'avait donné de l'ardeur, la nuit, n'existaient plus [page 63 (119)] mon exaltation tomba...

Toute l'horreur de la situation me revint à l'esprit... Ma tête se perdit ; je souffrais atrocement de la tête, j'avais mal au cœur, je me sentis m'évanouir... Combien de temps cet état dura-t-il, dans la voiture où Aimé me fit monter, je ne pourrais le dire... Quand je revins à moi, il me plaisanta sur mon peu d'énergie : « Tu es donc une femme, me dit-il ? Regardes-moi donc, moi il n'y paraît pas. » Oh, c'est horrible...

Je sortis de la voiture pour retourner chez moi.

-Tu ne me reverras plus chez toi, dis-je à Aimé... J'en ai assez de la besogne que tu me fais faire... » -

-Et moi me dit-il, j'en ai fait plus que toi, puisque c'est moi qui ai commencé. Et puis un cadavre ne te fait pas peur à toi qui est carabin... Va m'attendre au café X d'ici une heure<sup>1/2</sup> j'irais t'y retrouver »

Je le quittai... Oh alors quelles horribles idées me vinrent !... Quels affreux cauchemars je fis tout éveillé... !

J'arrivai chez moi rompu de fatigue morale et physique... et sans avoir été au rendez-vous d'Aimé je rentrai me coucher ; mais je ne pus dormir... Je voyais du sang partout. Je croyais toujours entendre le [illisible] de la malheureuse, le terrible : « Pardon Monsieur ! » me bourdonnait dans les oreilles...

[page 64 (120)] Oh ! les angoisse du remord ! Heureux qui ne les connaît pas !

A partir de ce jour je n'allai plus chez le misérable qui m'avait entraîné à commettre cet acte horrible...

Vers 10 heures, il arriva chez moi, voulut m'emmener encore chez lui ; pour achever notre [*rature illisible*] ignoble ouvrage. Je m'y refusai...

- Alors je finirais seul, me dit-il en me quittant.

Ma pauvre Mathilde avait à peine fermé l'œil de la nuit... Je découchais pour la première fois... Quand elle me vit arriver, pâle, couvert de poussière, fatigué et portant à la main une écorchure que je m'étais faite en mettant notre victime dans la malle...

- « Ah Paul, me dit la pauvre fille, qu'avez-vous fait cette nuit, je n'ai pas dormi, j'ai eu le cauchemar, n'avez-vous pas fait quelque folie au moins ? Tu sais bien que je n'aime pas quand il vient te chercher ! Ah mon ami comme j'ai été inquiète... » Elle se mit à pleurer, je la rassurai de mon mieux... J'essayais de lui donner une tranquillité que je n'avais pas moi-même.

Je mis toute mon énergie à dissimuler [page 65 (121)] les angoisses que j'avais au fond du cœur. Aimé vint qui chercha à expliquer à Mathilde que nous avions passé la nuit à faire ses malles parce qu'il déménageait, craignant une saisie... La pauvre enfant le crut... Et le misérable eut l'audace de me plaisanter sur ma faiblesse du matin dans la voiture !! Je n'osai rien dire !

A partir de ce moment, il fallut cacher avec l'énergie du désespoir le remords qui me rongeaient... Je cherchai à m'étourdir... Je donnai suite à mes projets de conférences publiques... Je m'occupai plus activement que jamais de la fondation du journal dont on m'avait parlé... Je repris avec une nouvelle ardeur l'étude des sciences... Plus que jamais aussi j'aimais ma pauvre Mathilde...

Je revis Aimé deux fois à deux reprises différentes et il me donna 35 francs puis 10 francs. Je ne reçus jamais plus rien de lui...

-Que se passe-t-il, m'écrivit-il -

De ce jour je ne le revis plus, ni n'entendis plus parler de lui jusqu'au jour où le Journal m'apprit son arrestation !

[page 66 (122)] Je fis ma conférence, le journal dont je devais être le gérant commença à s'installer. J'avais de l'ouvrage chez un naturaliste... Sans le remords et l'inquiétude... J'aurais été heureux...

Aimé, en faisant de moi son complice m'avait fait perdre l'honneur et la tranquillité du cœur... Sachant ma misère, le misérable ne chercha pas à m'aider...

Je ne cherchai pas à le revoir... Je ne voulais plus profiter de cette aisance acquise par un crime ignoble... Je travaillai... J'espérais que ma conférence me faisant connaître pourrait me procurer des élèves et j'attendis patiemment tout en travaillant le retour des jours meilleurs...

Le journal dont je devais avoir la gérance m'offrait le logement... Je n'avais donc plus qu'à travailler... Avec quelle ardeur je m'y disposais ! Décidé à expier le passé par ma conduite future, j'abandonnai mes relations, le café où j'allais quelques fois et je m'apprêtai à payer par une honnête et irréprochable conduite, ma dette à la société quand... la Justice vint m'arracher à mes projets et me demander au nom de la société compte du sang que j'avais versé !...

[page 67 (123)] Oh que l'on souffre quand on ne se sent pas le cœur sans tâche, quand on ne se sent pas inaccessible aux tourments d'une conscience [*bourrelée* ?] de remords !

On ne peut s'imaginer ce que je dus me raidir contre la réalité pour ne pas me laisser accabler par mes souvenirs et pour ne pas laisser voir tout ce que mon [*conscience*] cœur contenait d'amertume !

Vivre d'excitation ! Demander à une boisson excitante un oubli factice !

Le soir demander à un narcotique puissant un sommeil artificiel.

Etre gai de visage, d'allure, de paroles quand mon cœur saignait, quand ma conscience me criait assassin !

Avoir le mot pour rire à la bouche quand mes oreilles tintaient au son toujours répété de cette phrase : « Oh pardon Messieurs ! »

C'est horrible ! C'est un supplice sans nom ! Je l'ai souffert...

Et chacun disait : Est-il gai ce Paul ! Toujours le même ; toujours faiseur de plaisanteries.

Et chacun ignorait tout ce que souffrait ce faiseur de bons mots, ce garçon si gai !  
Personne ne le savait ni ne devait le savoir !

Un jour, les journaux parlèrent ! J'étais allé attendre quelqu'un au café, et j'écrivais une lettre. Près de moi, deux jeunes gens causaient... de la découverte faite rue P... ! Je me sentis pâlir... je sortis ... En rentrant, je demandais le journal. J'y lus... ce qu'hélas je connaissais trop bien... Un nouveau motif de remords s'éleva dans ma conscience : « On avait arrêté un innocent ! » Oh comme je souffris durant cette heure-là !

L'ami que j'attendais vint... Je fis un effort sur moi-même... Je redevins presque gai... Mais que de coups je reçus... Une fois c'était un ami qui causait de l'affaire dont parlaient les journaux, me demandant mon avis; une autre fois c'était un parent qui me disait : « Le bruit court que c'est un étudiant en médecine qui aurait fait cette belle besogne-là » ; une autre fois ce fut ma pauvre Mathilde qui ne pu résister à l'envie de me parler de cette mystérieuse affaire : « C'est horrible, me disait-elle, pauvre femme coupée en morceaux ! » Et moi en entendant tout cela... obligé de rester calme et de donner mon avis ! Conçoit-on la torture que je dus endurer... Que de fois je regardais l'horizon de l'avenir et me dis : Il faut partir... loin, bien loin dans un endroit où l'on n'entendra [page 68 (125)] point parler de cela ! C'est trop souffrir ! » Oui partir ! Comment ?... Pendant qu'Aimé (je l'ai su plus tard) menait la vie à grandes guides, il me laissait sans nouvelles et sans m'envoyer le moindre secours ! Où fuir sans argent ? Je restai...

Chaque matin, je prenais le journal du jour et le dévorai... Rentré chez moi, je le brûlai... Si Mathilde l'avait vu elle aurait pu me parler de la lugubre affaire dont l'opinion publique s'occupait... Et quelle torture pour moi d'entendre celle que j'aimais tant, flétrir de son mépris des assassins... dont je faisais partie !

Un jour ce journal m'apprit l'arrestation d'Aimé... Je le fis lire à ma maîtresse... Le dénouement approchait... je le sentais... il fallait la prévenir... Oh pauvre enfant comme elle pleura, comme elle trembla en apprenant que le coupable dont parlait le journal était mon ami, que j'avais été avec lui le jour indiqué comme étant celui du crime : « Oh Paul, me dit-elle, n'as-tu rien fait toi ? Si tu savais comme j'ai été inquiète la nuit de ton absence ! Je t'en prie, dis-moi que tu n'es pas coupable ! Peut-être ton amitié avec Aimé te serait-elle nuisible ; songe donc, vois ton nom sur le journal à côté de celui de M. Aimé ce serait affreux ! Oh mon Dieu ! »

[page 69 (126)] Pauvre fille, je m'efforçais de la distraire. Nous allâmes nous promener sur le boulevard. Mais mon esprit était ailleurs... Mathilde pleurait...

Nous rentrâmes vers 11 heures... Ma pauvre petite se coucha, je ne tardai pas à en faire autant : je ne pus dormir...

Je venais enfin de m'assoupir quand un coup frappé à la porte me réveilla... Mathilde s'éveilla brusquement aussi elle... Son premier mouvement fut de m'enlacer dans ses bras : « Paul j'ai peur ! me dit-elle en tremblant ! »

J'allai ouvrir. C'était fini !

M<sup>f</sup> le juge d'instruction, son greffier, le commissaire de police, et le chef de la Sûreté venaient d'entrer chez moi !

Mathilde fut emmenée hors de la chambre...

Nous étions séparés peut-être pour toujours. Pour toujours aussi je disais adieu à la liberté, à l'honneur !

Deux heures après... j'étais dans ma lugubre cellule de la Prison de Mazas.

Lebiez

